

soignant et dont elle était morte ? Je serais avec elle, avec mon père et ma petite sœur dans le cimetière de Château-blanc. Et il me semblait voir les trois tombes telles qu'elles sont à droite de la porte d'entrée, le long du mur d'enceinte, à l'endroit où l'on enterre les pauvres gens.

Ce souvenir du cimetière de ma ville natale éveilla dans mon imagination des fantômes plus effrayants les uns que les autres.

Moins brave que Bailli qui ne tremblait que de froid pendant qu'on le conduisait à l'échafaud, je tremblais de froid et de peur.

Cette peur devint une terreur complète lorsque j'entendis dans cette nuit noire les pas de quelqu'un qui s'avancait vers moi.

Si on allait m'assassiner pour me voler les deux pièces d'or que la mère Jérôme avait cousues dans la doublure de ma veste et qu'elle m'avait recommandé de garder précieusement !

Ces deux pièces d'or représentaient la valeur de quelques hardes, mises en vente après la mort de ma mère, par des voisins charitables.

Que de fois, depuis qu'il était cousus dans ma veste, j'avais tâté mes deux louis pour m'assurer qu'ils étaient toujours à leur place !

Ces 48 francs qui m'avaient servi à l'âter, en route, des châteaux en Espagne, me pesaient horriblement à cette heure, et je m'en serais débarrassé avec joie s'ils n'avaient pas été si bien cousus dans la doublure de ma veste.

En tout cas, j'étais bien décidé à les donner au brigand qui s'avancait lorsqu'il me dirait : La bourse ou la vie !

J'étais, en effet, convaincu qu'un homme, si criminel fût-il, ne peut pas prendre la vie d'une personne qui lui cède sa bourse.

Le malheur était que, ma bourse se trouvant dans ma veste, il faudrait me déshabiller, et alors que deviendrais-je dehors, en manches de chemise, par cette nuit glaciale ?

Pendant que mon imagination affolée battait ainsi les champs, le brigand s'avancait peu à peu. Bientôt il ne fut qu'à quelques pas de la maison de mon oncle.

J'allais crier à l'aide ! au voleur ! à l'assassin ! lorsque ma frayeur disparut subitement et fut remplacée par une invincible envie de rire. Le brigand était un malheureux ivrogne qui regagnait son domicile par le chemin le plus long et en faisant des zigzags les plus excentriques et les plus désordonnés. Son pied ayant heurté une grosse pierre, le pauvre homme perdit tout à fait l'équilibre et tomba lourdement sur le pavé de la rue.

Cette chute dut le dégriser un peu, car je le vis se lever et s'éloigner d'un pas presque ferme.

A peine avait-il disparu, qu'une idée lumineuse me vint.

Je cours vers la pierre qui avait fait trébucher et tomber l'ivrogne, la prendre, la porter en rassemblant mes forces, auprès de la porte de la maison, monter dessus, atteindre le marteau et frapper à coups, redoublés tout cela me prit à peine le temps que je mets à le raconter.

Il eût fallu que les habitants de la maison fussent archisourds pour ne pas entendre un pareil vacarme. Je vis une croisée du troisième et dernier étage s'éclairer. Au bout de quelques minutes, un pas lourd quoiqu'étouffé, résonnant

sur les dalles du corridor, m'avertit qu'on venait m'ouvrir.

Je pris mon petit paquet de la main gauche et portai la droite à ma casquette, prêt à saluer la charitable personne qui allait m'accueillir.

Dieu ! qu'elle était laide, la gouvernante de mon oncle, avec sa cornette de nuit, ses cheveux gris tout emmêlés, ses vieilles galoches et son air d'une personne réveillée en sursaut.

Je crois que, s'il n'avait pas fait un froid si cruel, j'aurais reculé dans la rue plutôt que d'avancer.

— Qui êtes-vous ? dit-elle brusquement, en élevant sa lampe à la hauteur de mon visage.

— Je suis le neveu de mon oncle, répondis-je étourdi, et je voudrais bien manger, me chauffer et dormir.

— Et allez donc ! dit la vieille ; pourquoi, tant que vous êtes à même, ne pas demander qu'on vous fasse du vin chaud et qu'on bassine votre lit ! Si c'est possible de venir à deux heures après-minuit faire un pareil sabbat à la porte de la plus honnête maison de la ville. Ne pouvez-vous pas aller à l'auberge ou rester au bureau de la diligence jusqu'à ce qu'il fit jour et qu'on fût levé ici ?

Comme je ne répondais rien à cette mercuriale :

— Allons, dit-elle, entrez vite : croyez-vous que je veux prendre une pleurésie à attendre par ce froid noir votre bon plaisir ?

— Je vous demande pardon, Madame, répondis-je.

Cette phrase toute simple produisit un effet magique.

La vieille se radoucit et me répondit d'un ton moins aigre : Je ne m'appelle pas « madame », d'abord, parce que je ne suis qu'une gouvernante, et ensuite parce que je n'ai pas été mariée.

Ce n'est pas que j'aie manqué de partis ; mais je les ai refusés tous, rapport à trois coquins de neveux que je voulais élever. Enfin ! Suffit ! Ce ne sont pas là vos affaires. Je me nomme Perpétue Réchigné. Et vous, comment vous appelez-

— Louis Godefroid, mademoiselle Réchigné.

— Laissez là mon nom de famille et appelez-moi : mademoiselle Perpétue, ou même Perpétue simplement.

Tout en parlant, j'étais entré dans le corridor, la porte avait été refermée et nous nous trouvions dans une petite salle à manger.

— Allons ! dit Perpétue, asseyez-vous, et puisque vous avez faim, mangez un morceau avant d'aller dormir.

Elle me servit dans une belle assiette de porcelaine un reste de viande froide, me coupa un morceau de pain, me versa deux doigts de vin, plaça devant moi une carafe d'eau, et dit : — Vous vous passerez de serviette : je ne veux pas ouvrir l'armoire au linge à cette heure.

— Certainement, répondis-je, mademoiselle Perpétue.

Je commençai à manger en mettant les morceaux doubles, d'abord parce que j'avais bon appétit, de bonnes dents et qu'il me tardait de dormir, ensuite parce que je ne voulais pas faire attendre la gouvernante de mon oncle. Au bout d'un quart d'heure, j'avais achevé mon repas.

— Suivez-moi maintenant, dit Perpétue.

Nous montâmes en marchant doucement, jusqu'au palier du troisième étage.

Arrivée là, Perpétue ouvrit la porte d'une chambre dans laquelle se trouvaient un lit tout fait, une commode et deux